

Québec français



Exit paysage

Patrick Lafontaine

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafontaine, P. (2013). Exit paysage. *Québec français*, (169), 72–73.

Exit paysage

PAR PATRICK LAFONTAINE*

Il n'y a rien de naturel dans la nature, mon garçon. Garde bien ça en tête. Quand la nature te paraîtra naturelle, tout sera fini. Alors commencera autre chose. Adieu ciel, adieu mer !
Médée, Pier Paolo Pasolini

La peau

C'est difficile, dire je suis.

J'ai d'abord besoin d'un lieu, d'un ici, bien qu'il y ait très peu d'ici dans le mot « ici ». Beaucoup de dehors, en fait, auquel il faut acquiescer avant de prétendre à une quelconque intériorité. D'abord besoin d'un espace, d'un ailleurs, d'une immense étendue qui devienne ici en se lovant à mon corps et fonde une coïncidence par laquelle peut se jouer ce je.

Concevoir où je suis apaise mon corps, et alors seulement puis-je savoir qui je suis de l'intérieur. Car dès que je sais où je suis, j'en suis ; le bien-être vient de cette coexistence entre ce qui m'entoure, d'une part, et ce qui s'enfonce en moi – ces deux profondeurs que je ne puis percevoir que depuis ma surface. C'est dans le regard, et je dirais mieux à la surface de la peau où chaque pore s'avère un œil, que je réalise mon plein sens : je ne suis pas ici, je suis l'ici, c'est-à-dire nulle part ailleurs que dans ce contact immédiat au monde.

Cette coïncidence prend forme dans la création, qui plus est dans celle du paysage où littéralement l'extérieur et l'intérieur se définissent un langage commun. J'y deviens, comme créateur, un homme sans peau : traversé par le lieu que je constitue, non plus personnage devant un décor mais matière du paysage que je crée en le voyant.

L'œuvre-paysage, cette peau devenue de trop entre le monde et le créateur, peut être revêtue par d'autres. Le paysage est en effet concave : il ouvre l'envers du monde, comme on le dirait d'un moule, d'une empreinte qui appelle à l'habitation ; un ventre offert à la gestation de soi. Toutefois, même le plus intime des paysages n'a pas pour qualité première d'accueillir quiconque comme une peau prête à porter ni de panser ainsi l'angoisse qui déchire l'homme de son être, mais de rappeler l'impérieuse nécessité de trouver soi-même où l'on est, et qui on y est.

La fenêtre

Je ne dis pas tout.

La découpe que je préfère est celle d'une fenêtre : paysage coutumier où le monde défile quotidiennement ; paysage serré dont l'intérêt réside dans les infimes transformations qu'il peut offrir à l'habitude.

Pour dire les choses telles qu'elles sont, je n'aime pas la description, ou alors syncopée, torturée, présente pour la beauté de sa torture ; je préfère l'action, même la plus infime, à la rigidité d'un paysage. Mais les autres me font peur (personnages de voisine, personnages de dépravés, personnages de père et mère,

personnages de mon reflet). Alors je dis ce qui passe par la fenêtre, ce qui traverse les barreaux de clôture, ce qui se joue entre les fils électriques. Je dis ce que je suis en mesure d'affronter, moi-même caché derrière la fenêtre, derrière la clôture et les fils électriques, planté à mon bureau. C'est dans cet espace étroit d'un cadre dressé entre le dehors et mon regard que se joue le paysage. Il participe de l'apprentissage et du refuge ; de la sécurité. Le paysage s'est révélé à moi au détour d'un chemin, alors que rien ne m'attirait en lui – pas plus l'économie de son caractère, pour ne pas dire sa pauvreté, que le pittoresque grandiloquent dont certains l'affublent. Je suis venu au paysage par un chemin d'évitements : ne voir personne ni être vu.

Lorsque je découpe le lieu pour cadrer le paysage, je ne révèle, en somme, que très peu de ce paysage, mais beaucoup plus de tout ce qu'il n'est pas – à savoir le monde de lui amputé.

Le coin

Je ne suis pas.

Voilà ce que semble dire le paysage : ni ce que je représente, ni ce que je présente ; ni ce à quoi l'on pense en me voyant, ni ce qui se panse lorsque je vous regarde. Mais encore : j'y suis sans être. Car il y a deux points de fuite dans un paysage : l'un vers son fond, qui crée la perspective ; l'autre à sa surface, qui crée le reste du monde. L'œuvre-paysage inventerait donc le lieu qu'il tait, soit l'origine de l'observation. En ce sens, le paysage ne s'adresse pas au sujet, mais à sa faiblesse, qui gît sous la rigidité de son regard et des conventions qui le portent. Le vrai sujet du paysage, c'est sa démission.

Cherche-t-on pour autant à nommer l'insondable, un quelconque caché du réel ? Non. Il n'y a pas de caché dans le réel, pas plus qu'il n'y a de désenchantement dans nos sociétés : il n'y a que de l'aveuglement. Je dois le dire autrement : il n'y a pas de masque sur le réel, mais un masque sur notre regard. C'est le regard, le langage, qui cache quelque chose et c'est lui qu'il faut travailler au coin.

L'invitation du paysage consiste en l'épreuve d'un manque, où le grand absent, c'est je, laissé derrière soi ; comme le plus près qu'on puisse aller du bout du monde. Il dérègle les sens que l'habitude cristallise autour de lieux communs. Pour tous, le paysage dit mal, il bégaie. Il dénature notre rapport au monde pour en offrir le revers – il est tout sauf ce lieu qu'il représente et c'est en cela qu'il est ce lieu plus encore que le lieu lui-même : il est le lieu conscient. Ce paysage condamne la vanité de l'accoutumance, le confort, et par lui la peur : notre pire cécité. Ce paysage, c'est le coin retroussé de la vision que l'on se projette du monde – la plus extrême distance toujours repoussée du réel – toujours repoussée dans le sens de l'abolir à jamais jusqu'à y être.

Je ne fais pas de paysages : je me fais du paysage. Ne reste ni le lieu, ni moi ; que ce qui pouvait apparaître par l'un et l'autre,

Le paysage

PAR GILLES CYR*

en dépit d'eux : soit la machination paysagère, son artifice. En cet artifice réside le vrai – pour ce que cela représente d'éphémère ; la plénitude des possibles à nouveau ressentie. Ainsi compris, l'artifice engendre une métamorphose, non pas du lieu – cette portion d'une clairière ni le coin d'une rue – mais du regard morne qui se pose sur lui. En ce sens, et plus que tout autre genre, le paysage ment, car il fait mine de décor, de négligeable toile de fond, alors qu'il représente précisément l'issue possible vers le vivant lui-même.

Pourquoi le paysage, sinon pour s'en sortir ? *

* Poète, directeur littéraire aux Éditions du Noroît, professeur au Collège de Maisonneuve. Derniers ouvrages : *Grève du zèle* (Le Noroît, 2010), *Homa sweet home* (Le Noroît, 2008) et *Au lieu de l'abandon / mes êtres* (Le Noroît, 2006).

Lieu de travail intense
on peut être dégoûté par le mot
serrer les dents
forcément qu'il existe
quelques-uns sont très beaux
j'en connais qui font verrue
l'horizon pourra être situé très haut
une campagne reste l'idéal citadin
avec au premier plan
les travaux agricoles du moment
ça se discute, jusqu'à l'empoignade
qui suppose des appuis fermes
pour avoir le bon ciel, attendons la saison
nous ne sommes plus seuls
sur le piton d'observation
l'intérêt pour les sites endommagés ne se dément pas
doit-on le restaurer, celui-là
introduire des espèces exotiques
ou des espèces capables de résister au broutement
tel quel, il paraît désorganisé
sans oublier ce moment incroyable
où je me donne des sous-bois odorants
et tellement familiers
c'est plein d'idées à défaire
la première jonchée venue
fait un tableau en soi
un vent se lève
qui souffle un peu trop, quand on y pense *

* Poète, directeur de la collection « Rétrospectives » aux éditions de l'Hexagone. Derniers ouvrages : *Huit sorties* (L'Hexagone, 2012) et *Poèmes 1968-1994* (Typo, 2010)